

## Recherches sociographiques



Michel BERNARD, *Le Québec change de visage*

Jean-Charles Falardeau

Volume 5, numéro 3, 1964

L'émigration des Canadiens français aux États-Unis

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055239ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055239ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Falardeau, J.-C. (1964). Compte rendu de [Michel BERNARD, *Le Québec change de visage*]. *Recherches sociographiques*, 5(3), 381-382.  
<https://doi.org/10.7202/055239ar>

## COMPTES RENDUS

Michel BERNARD, *Le Québec change de visage*, Paris, Plon, 1964, 217 p.

L'auteur de ce petit volume a séjourné quelque temps au Québec depuis 1960, c'est-à-dire depuis le grand démarrage. Il a beaucoup observé, beaucoup écouté, sans doute beaucoup questionné, beaucoup lu aussi. La synthèse de son enquête se présente comme un film documentaire, dans le genre « cinéma vérité ». Le tempo en est vif, les images saisissantes, les *flashbacks* judicieux, les gros plans rarement à contretemps. Le lecteur de France déjà informé d'un Canada français que lui ont fait connaître Siegfried, Blanchard, Viatte, Béguin, Simon, Emmanuel, et quelques autres, retrouvera cependant à peine ses images familières. Maria Chapdelaine était un mythe. *Ma cabane au Canada*, si on y regarde de près, est une usine hydro-électrique. Le Québec n'est plus un passé mais un avenir : une nation d'Amérique du xx<sup>e</sup> siècle.

Comment ces avatars ont-ils été possibles ? L'histoire du Québec, répond l'auteur, c'est l'histoire de l'hiver (p. 30). « Un peuple qui a pris l'habitude, deux cents ans, de vertus passives . . . projettera les forces vives accumulées sous la neige, pendant tout ce temps . . . » (p. 31). Encore fallait-il que le dormeur « se convertît délibérément à la vie » (p. 31). J'ai dit que ce livre était un film. Je précise en ajoutant que le film est puissamment poétique. Il raconte nos fables anciennes, évoque nos mythes passés, pour y substituer les éléments d'un mythe de l'éveil ou du recommencement. Après deux brefs chapitres de rappels historiques (I<sup>re</sup> partie), il s'attarde à décrire le dégel (II<sup>e</sup> partie) pour mettre en relief les nouvelles orientations de la « culture et de la civilisation au Québec », les embûches politiques qui le menacent encore, les visions qui doivent le guider (III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> parties). On y retrouvera le récit des deux traumatismes, de la conquête et de la révolte ratée de 1837 ; des ambiguïtés et des tergiversations du nationalisme québécois ; du « temps du mépris » duplessiste ; des actes manqués ou réussis de libération intellectuelle et spirituelle ; de la signification de *Cité Libre*, du Frère Untel, du gouvernement Lesage. Toute notre histoire difficile, équivoque, finalement prometteuse. Le lecteur canadien aimerait, emporté par le tempo et la fougue de ces images tumultueuses, pouvoir rectifier des faiblesses d'éclairages ou des erreurs de perspectives — par exemple, discuter de façon plus critique le caractère janséniste de la tradition religieuse québécoise ou l'importance réelle d'un Maritain ou d'un Teilhard de Chardin dans notre vie intellectuelle ; insister sur l'École des sciences sociales de Québec comme facteur de décrochage ; rappeler l'influence décisive du *Refus global* de Borduas. Mais l'histoire future pourra seule rétablir ces équilibres dans une interprétation plus nuancée. L'essentiel, pour l'instant, est de dégager un dessin fondamental et de le prolonger en prospective. Tel est incontestablement le propos de l'auteur dont le livre semble vouloir s'associer lui-même à l'élan qu'il ambitionne pour le peuple canadien : « On éprouve de plus en plus au Québec, affirme-t-il, passée la première fièvre du printemps, le besoin d'une éducation de la liberté qu'il s'agit d'orienter vers les tâches constructives de l'âge adulte . . . La passion de vivre est la plus forte à la fin et l'élan qui anime les jeunes poètes actuels du Québec n'est pas le moindre signe de cette métamorphose

des profondeurs que les événements politiques révèlent au grand jour. Le temps des castrations spirituelles volontaires semble aboli » (p. 210).

Certains d'entre nous avons déjà, il y a assez longtemps, exprimé les mêmes idées. Il est réconfortant de les entendre rappeler par une voix aussi amicale qu'énergique.

Jean-Charles FALARDEAU

*Département de sociologie et d'anthropologie,  
Université Laval.*

Marcel RIOUX and Yves MARTIN, *French-Canadian Society*, Volume 1, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1964, VIII + 405 p. (The Carleton Library, No. 18.)

Ce volume n'est que le premier d'une série de deux, mais il couvre assez bien l'ensemble du domaine considéré. Si bien qu'on se demande ce que Rioux et Martin nous réservent pour le deuxième volume. Peut-être auraient-ils pu l'indiquer au début, ce qui aurait donné un peu de poids à une introduction très brève, qui n'est en fait qu'une présentation générale des textes rassemblés dans le volume.

Tant d'humilité nous déçoit un peu. Bien sûr, il y a déjà une certaine originalité à rassembler des textes parus ici et là, sur une période de 30 ans, mais l'originalité aurait été encore plus grande d'évaluer les fondements théoriques des diverses études sociologiques comprises dans le volume, de montrer les continuités et discontinuités entre elles, de s'interroger sur les secteurs où de bonnes études manquent. Une telle introduction aurait guidé le lecteur, tout en le stimulant ; elle aurait aussi pu rendre justice à un homme comme Garigue qui, autrement, sort un peu écorché des attaques de Guindon et de Rioux qui font suite à ses deux contributions.

Le plan de l'ouvrage est simple. Dans une première partie on trouve douze études à perspective historique. Ces études se regroupent en trois sections : les institutions traditionnelles, leur évolution, et les interprétations sociologiques de cette évolution. De même la deuxième partie, où on trouve treize études sur la structure sociale du Canada français d'aujourd'hui, se subdivise en trois sections : population et écologie, structure économique et stratification sociale, organisation sociale et culture. La moitié des articles ont dû être traduits du français à l'anglais, et il m'a semblé que la plupart avaient été bien traduits. On doit toutefois déplorer quelques coquilles impardonnables dans la présentation des directeurs et collaborateurs de l'ouvrage : le respectable Institut national des études démographiques où a travaillé Martin est transformé en « studio » (« Demographic Studio » au lieu de « Demographic Studies »), et le Département de sociologie et d'anthropologie de Laval, s'il se voit attribuer une direction générale de la planification (!), perd par contre un professeur en la personne de notre collègue Falardeau, qu'on attache à l'Université de Montréal.

Dans leur courte introduction, Rioux et Martin nous avertissent qu'ils ont eu recours, pour constituer le volume, à des articles déjà publiés. Au total leur choix semble assez judicieux. À une ou deux inversions près la suite des textes de la première partie déroule un ensemble assez cohérent. De ce point de vue la seconde partie est sans doute moins bien réussie, mais il faut admettre que la tâche était ardue : il est plus difficile de passer d'un secteur ou d'un niveau de la structure sociale à l'autre que d'un état ou d'une interprétation de la société à l'autre.

On peut toutefois estimer que les deux sociologues se sont montrés assez « conservateurs » dans le choix des textes. Je veux dire par là que la plupart des auteurs, des articles et des publications sont bien connus des publics anglophones comme des publics francophones, d'autant mieux que dans bien des cas les textes ont été écrits il y a 5, 10 ou 25 ans. Autrement dit, on nous présente une anthologie plus qu'un panorama des recherches